



Antonia Ouillon a reçu la médaille et le diplôme d'honneur des Justes, ainsi que les descendants de la famille Gagne et François Stupp

MÉMOIRE

Hier, Araules a vécu à l'heure de la mémoire. La médaille des «Justes parmi les Nations» était en effet décernée, pour leur action de protection envers des juifs durant la seconde guerre mondiale, à l'abbé Félix Gagne, Mme Catherine Souchon et M. et Mme Ouillon. Cette dernière, seule encore en vie, ne pouvait cacher son émotion devant l'évocation de cette période

L'honneur des Justes

Pour la commune d'Araules, ce dimanche matin 17 novembre a commencé par la commémoration du 11 Novembre, en souvenir des victimes d'une guerre que l'on croyait déjà devoir être la dernière. Célébration religieuse en l'église de Recharinges suivie de la traditionnelle lecture des messages de circonstance, en présence de la population recueillie et attentive à l'inventaire de combien impressionnant du nombre de victimes dont les noms ont été évoqués par deux enfants de la commune.

Quelques minutes plus tard, on allait, salle du sous-sol de la

mairie, mettre à l'honneur des personnes qui s'étaient évertuées lors des événements identiques à faire en sorte que cette liste ne s'alourdisse pas même s'il ne s'agissait pas d'enfants du pays. Cela faisait froid dans le dos d'entendre dans cette salle parler de gens qui avaient eu à faire à des Bousquet et autres Barbie. Décidemment, cette journée n'était en rien comme les autres.

Il s'agissait de rendre hommage à trois personnes qui, dans la période périlleuse du début des années quarante avaient agi, au péril de leur vie et avec ce que l'on pourrait qualifier d'une cer-

taine spontanéité de cœur en accueillant des enfants juifs tenus de fuir les régions où la traque était quotidienne. Deux d'entre elles sont aujourd'hui décédées et ce sont leurs ayants droit, leurs descendants qui allaient hériter de cet hommage à titre posthume. Il s'agit de Mme Catherine Souchon de Lapte et du curé Félix Gagne alors à Lantriac.

La troisième n'est autre qu'Antonia Ouillon qui réside toujours à Araules, auprès de sa fille.

Un moment d'émotion

C'est en présence de M. Dori Goren, conseiller à l'information près l'ambassade d'Israël à Paris, de M. Jean-Claude Roos, délégué régional de Yad Vashem, de M. Jacques Barrot, ministre, des maires des communes d'Araules, de Lapte et de Lantriac, MM. Debar, Bonnefoy et Thivel ainsi que de nombreux représentants de la communauté israélite de Saint-Etienne, MM. Padwo, Cukorja, Silberberg, Touati, Mard... que cette cérémonie avait lieu.

L'émotion était au rendez-vous. Émotion à la lecture du magnifique hommage rendu par un courrier du docteur Sigala, réfugié chez l'abbé Félix Gagne, émotion de M. Barrot qui devait s'interrompre, gorge nouée, émotion enfin lorsque Ida Stupp raconta une anecdote pleine de sens, sous le regard d'Antonia Ouillon.

Il va sans dire que la population de la commune d'Araules était là encore très présente autour de sa concitoyenne, découvrant pour beaucoup ces récits. Elle aussi était émue avec un partage de fierté pour une époque au cours de laquelle nombre de concitoyens avaient donné, sinon de leur vie, tout au moins de leur cœur.

Un curé et un père

Il revenait à Jean-Claude Roos de prononcer l'allocution, du docteur Robert Sigala qui avait été accueilli 54 ans plus tôt par l'abbé Félix Gagne. Robert Sigala, octogénaire et empêché par son état de santé avait ainsi tenu à écrire cet hommage à «son père». «Car est père celui qui vous a donné la vie mais aussi celui qui empêche qu'on vous l'enlève».

Dans sa missive, il précisait notamment: «Le hasard ou la fantaisie divine avait réuni sous le même toit deux êtres très différents. Lui, le solide prêtre rural de la France profonde, et moi, le ca-

rabin des salles de garde des hôpitaux parisiens, de formation plutôt rationaliste. Nos entretiens furent parfois bien animés mais toujours francs et loyaux. Des relations de père à fils finirent par s'établir. M. l'abbé Gagne accéda au monde des judéo-espagnols expulsés d'Espagne en 1942 et le carabin comprit l'état d'esprit d'un prêtre imprégné par la foi et par son catholicisme. Nous convergions tous les deux vers les impératifs de la charité hérités de la bible et des évangiles».

«Je vous ferai grâce des événements qui suivirent et qui aboutirent à mon internement dans un asile psychiatrique sous un faux nom. Disons pour égayeur un peu notre discours que je fus choisi parmi les 2 000 patients pour diriger la chorale des fous, ce dont je continue à être fier».

«L'évocation de ces souvenirs vous permet de comprendre à quel point l'honneur qui est fait à M. l'abbé Félix Gagne, en ce jour, me rend heureux. Cette médaille exprime la reconnaissance du peuple juif à ceux qui lui ont tendu une main secourable, dans des moments difficiles de son existence. J'y ajoute la mienne, tout aussi grande et teintée d'émotion».

Le dévouement de la dame du bistrot

M. Roos évoquait ensuite la famille Blum. Celle-ci, après avoir quitté Strasbourg, séjourna à Lyon, se fera appeler Brun. Néanmoins, il faudra encore fuir et c'est une Mme Catherine Souchon, veuve avec cinq enfants, tenancière d'un café qui accueillera les deux filles de cette famille Blum. «Son cœur, sa foi, son courage sauvèrent Francine et Nicole. Qui sauve une vie sauve l'humanité», s'exclamait le délégué régional de Yad Vashem.

Il poursuivait: «Jusqu'à la Libération, les Blum-Brun, restèrent chez Mme Souchon, M. Blum, lui ne sortait pas de l'appartement pour ne pas se faire remarquer, et Mme Souchon, dès qu'elle entendait des rumeurs concernant les Juifs, n'hésitait pas à prévenir ses protégés, afin qu'ils ne se montrent pas. Grâce au dévouement constant de Mme Souchon, la famille Blum, put, sans encombre, sortir, sains et saufs, de cette tragique période. Hélas, Marc Blum, leur fils de 23 ans, qui était resté à Lyon pour des études de chimie, n'eut pas la même chance que ses parents et ses sœurs. Il fut arrêté le 23 juillet 1944, fut enfermé au fort de Montluc, sous l'affreuse do-

mination de Barbie et déporté par le convoi 72 (le dernier train de la mort) le 11 août 1944 vers Auschwitz, où, il fut gazé».

La morale d'Antonia

Originaire de Belfort, les Stupp durant eux aussi s'enfuirent et se retrouvèrent à Lyon. Ils se séparèrent et c'est ainsi que les enfants, François et Ida, se retrouvèrent chez Louis et Antonia Ouillon alors paysans et boulangers. La famille Ouillon fut pour ces deux enfants un havre de chaleur et de bonheur pendant deux ans.

Ida Stupp, devenue Ida Benguigul réside maintenant en Israël.

Elle raconta hier une anecdote qui laissa l'assemblée dans un silence poignant, ses mots traduisant une belle parabole. Un jour que son père était venu les voir Antonia lui dit: «rentre et monte à la chambre, alors que mon père partait chez Mme Garnier, par derrière la maison». De la chambre, un silence puis un bruit sourd, un bruit de bottes. Malgré l'interdiction, la petite fille souleva le coin du rideau et vit quatre hommes, sanglés en noir, boudrier, mitraillette... «J'ai laissé retomber le rideau, se rappelle encore Ida Stupp, «et le temps, les minutes, peut-être les heures ont passé jusqu'à ce qu'Antonia me rappelle». Se doutant qu'elle avait regardé, Antonia l'interrogea et la fille de lui confier qu'elle les avait trouvés beaux: La répartie fut alors: «Tu sais, les gens beaux, ils peuvent être méchants».

Cette histoire déclencha l'émotion de M. Barrot qui, après avoir remercié les récipiendaires, se souvint aussi des «Petits Bergers des Cevennes», chers à Noël Barrot, son père. Il invita l'assemblée à vivre si possible un voyage par Jérusalem et le mémorial de Yad Vashem où toutes les trente secondes est prononcé le nom d'un enfant juif victime de cette triste époque.

Auparavant, M. Dori Goren avait dit sa reconnaissance et si joie de pouvoir remettre la médaille des Justes au nom de l'Etat d'Israël.

Antonia se souvint de ce instant d'intense émotion d'elle est, après tout et après tant d'années, un peu à l'origine. François, Ida et Henri Stupp lui ont, d par leur seule présence, marqué un tendre merci, ô combien reconnaissant.

MICHEL PAULE
Photo: Corinne Guilo

«Une multitude de faits individuels»

Au cours de son allocution, M. Dori Goren, conseiller à l'information près l'ambassade d'Israël à Paris affirmait: «Je suis heureux d'être des vôtres aujourd'hui, à Araules, et de remettre médailles et diplômes des «Justes parmi les Nations» aux différents récipiendaires présents ou à leurs ayants droit: M. Louis Ouillon (à titre posthume) et son épouse, Mme Antonia Ouillon; Mme Catherine Souchon (à titre posthume); M. l'abbé Félix Gagne (à titre posthume)».

Il expliquait ensuite: «En France, sous l'occupation allemande, un quart de la population juive, soit 76 000 juifs furent victimes de «la solution finale». Les trois quarts des juifs en France ont donc survécu. Ce qui souligne le rôle positif qu'à pu jouer la population. Dans ce schéma, je dois dire que les actions de sauvetage ont été essentielles. Les sauveteurs venaient de toutes les classes sociales et étaient issus de toutes origines (catholiques, protestants, laïcs...). Ils et elles risquaient leur situation et parfois même leur liberté».

«L'histoire du sauvetage de ou des juifs sous l'occupation allemande est composée d'une multitude de faits individuels, de milliers d'histoires personnelles ou de petits groupes, sans lesquelles ces sauvetages n'auraient pas eu lieu. Nous disposons d'ailleurs rarement de documents contemporains. La plupart des événements ne sont connus que si quelqu'un les a enre-

gistrés après coup ou si quelqu'un a fait le geste de demander à ce que Monsieur ou Madame X, soit reconnu comme tel, c'est-à-dire comme «Justes parmi les Nations» poursuivait-il avant de s'interroger: «Mais pourquoi donc faut-il honorer ces actions de sauvetage? Pourquoi donc faut-il honorer ceux et celles que nous appelons des «Justes parmi les Nations»?

Il apportait aussitôt la réponse: «Tout simplement parce qu'ils ont sacré la vie humaine. Ils l'ont défendu et illustré avec générosité. Ils l'ont illustré avec solidarité afin de répondre à l'impératif de justice, pour que l'homme soit plus humain. Ils se levaient, Ces Justes. Ils refusaient d'abandonner à la mort, les victimes innocentes désignées par le nazisme. Et, en vérité, pensant ne faire que leur devoir, c'est le nom même de l'HOMME qu'ils ont sauvé».

«Le mémorial de Yad Vashem et le titre de «Justes parmi les Nations» que je vais vous remettre au nom de cet Institut et de l'Etat d'Israël rappelle donc que la survie de nombreux juifs de toute l'Europe, comme de la France ne peut se concevoir sans l'intervention des Justes.

Il exprime aussi ce besoin que les juifs ont de tout savoir et de tout mémoriser des Justes, exactement comme ils veulent tout savoir et mémoriser de la Shoah» concluait M. Dori Goren.